

[27] Au moins chaque sujet humain a-t-il, héréditairement, en lui, les dispositions et les élans de son espèce ? Au moins demeure-t-il ce « fonds spécifique » qui fait qu'un enfant d'homme n'est pas un rejeton de singe ou de fourmi ? En vérité, la notion de « nature humaine universelle » comme la notion de « nature humaine individuelle » doit être soumise à l'examen critique. Rien n'est plus suspect, ici encore, que les évidences immédiates. Le xx^e siècle — où l'ethnologie s'est développée, comme l'histoire — en nous plaçant face aux civilisations « primitives » ou mal connues jadis, a fait voler en éclats les convictions naïves. Toutes les études de l'anthropologie culturaliste américaine, par exemple, sont venues ébranler les certitudes de l'ignorance en révélant l'infinie diversité humaine. Il est possible de prendre conscience de cette diversité à la fois dans l'ordre synchronique ou statique et dans l'ordre diachronique ou dynamique (ce dernier touchant soit l'évolution des sociétés soit celle de l'enfant et de l'adolescent en un peuple.)

Dans l'ordre synchronique, les notations abondent qui réfutent la thèse d'une exacte similitude spécifique et toutes montrent comment l'éducation modèle la personnalité de base — l'intelligence et le caractère ethniques —. L'homme reçoit du milieu, d'abord, la définition du bon et du mauvais, du confortable et de l'inconfortable. Ainsi le Chinois va-t-il vers les œufs pourris et l'Océanien vers le poisson décomposé. Ainsi, pour dormir, le Pygmée recherche-t-il la meurtrissante [28] fourche de bois et le Japonais place-t-il sous sa tête le dur billot. L'homme tient aussi, de son environnement culturel, une manière de voir et de penser le monde. Au Japon, où il est poli de juger les hommes plus vieux qu'ils ne paraissent, même en situation de test et de bonne foi, les sujets continuent de commettre des erreurs par excès. On a montré que la perception, celle des couleurs, celle des mouvements, celle des sons — les Balinais se montrent très sensibles aux quarts de ton par exemple — se trouve orientée et structurée selon les modes d'existence. On peut en dire autant de la mémoire — toujours thématique — et de l'ensemble des fonctions cognitives. L'homme emprunte enfin à l'entourage des attitudes affectives typiques. Chez les Maoris, où l'on pleure à volonté, les larmes ne coulent qu'au retour du voyageur, jamais à son départ. Chez les Eskimos, qui pratiquent l'hospitalité conjugale, la jalousie s'évanouit, comme à Samoa ; en revanche, le meurtre d'un ennemi personnel y est considéré normal, alors que la guerre, — combat de tous contre tous, et surtout contre des inconnus — paraît le comble de l'absurde ; la mort ne semble pas cruelle, les vieillards l'acceptent comme un bienfait et l'on s'en réjouit pour eux. Dans les îles d'Alor le mensonge ludique est tenu pour naturel : les fausses promesses à l'égard des enfants sont le divertissement courant des adultes. Un même esprit de taquinerie se rencontre dans l'île de Normanby où la mère, par jeu, retire le sein à l'enfant qui tète. La pitié pour les vieillards varie selon les lieux et les conditions économique-sociales : certains Indiens, en Californie, les étouffaient, d'autres les abandonnaient sur les routes. Aux îles Fidji, les indigènes les enterraient vivants. Le respect des parents n'est pas moins soumis aux fluctuations géographiques. Le père [29] garde le droit de vie et de mort en certains lieux du Togo, du Cameroun, du Dahomey ou chez les Négritos des Philippines. En revanche, l'autorité paternelle était nulle ou quasi nulle dans le Kamtchatka précommuniste ou chez les aborigènes du Brésil. Les enfants Tarahumara frappent et injurient facilement leurs ascendants. Chez

MALSON, L., *Les enfants sauvages*, p. 27-35

les Eskimos — encore eux — le mariage se fait par achat. Chez les Urabima d'Australie un homme peut avoir des épouses secondaires qui sont les épouses principales d'autres hommes. À Ceylan règne la polyandrie fraternelle : le frère aîné se marie et les cadets entretiennent des rapports avec la femme. La prohibition de l'inceste est un fait de toutes les sociétés mais aucune ne le définit de la même façon et ne fixe identiquement les exclusives. L'amour et l'attention de la mère pour l'enfant s'effaçaient dans les îles du détroit de Torrès et dans les îles Andaman où le fils et la fille étaient offerts volontiers aux hôtes de la famille, comme des cadeaux, ou aux voisins, en signe d'amitié. La sensibilité dite « masculine » ici, peut être, ailleurs, une caractéristique « féminine » comme chez les Tchambuli, par exemple, où la femme, dans la famille, domine et assume le rôle de direction. L'« animisme » enfin, qui semble lié, selon Piaget, à la mentalité infantine, apparaît beaucoup moins sensiblement chez certains primitifs qu'en notre société occidentale où, remarque Margaret Mead, les adultes en sont parfois complices.

Les peuples ont développé un « style de vie » que chaque individu, en eux, tient — non sans réagir, du reste — pour un prototype. C'est l'action de l'entourage et du « modèle social » que, mieux qu'aucun autre auteur, Margaret Mead a su mettre en évidence. À Bali les habitants sont schizoïdes et témoignent d'une [30] grande indifférence à l'égard des avatars heureux ou malheureux de l'existence. À la source du schizoïdisme, il y a la tradition historique d'une éducation incohérente qui fait alterner au hasard les bons et les mauvais traitements. On cajole l'enfant et, brusquement, on l'abandonne et le laisse à ses pleurs. Les aînés perpétuellement le déçoivent, en se jouant de lui. Peu à peu, il se détache de cet entourage décevant et considère le temps comme une série de successions contrastées où tout peut se substituer à tout, et comme « une continuité indéfinie ne menant vraiment nulle part ». On retrouve, au niveau des choix historiques d'un peuple, l'expression de la spontanéité humaine. Les hommes inventent des solutions multiples aux problèmes de leur locomotion, de leur habitat, de leur alimentation, de leur habillement et ils n'inventent pas moins de solutions dans le domaine des relations à soi-même et à l'autre. A ceux qui pourraient croire que ces choix historiques nous replacent face à la race comme principe explicatif, c'est-à-dire face à une hérédité biologique particulière, toute l'anthropologie répond par la voix de Ruth Benedict qu'il ne saurait être question d'y songer. D'abord les civilisations sont mortelles, tels peuples resplendissent provisoirement dans une gloire précaire et retournent à l'ombre initiale : ainsi en fut-il de cultures africaines fastueuses, celle de l'Égypte antique, celle de l'Éthiopie au début de l'ère chrétienne ou du Bénin au XV^e siècle. Ensuite, comme dans le cas des jumeaux élevés séparément, les sciences de l'homme disposent d'une possibilité d'« expérience cruciale » par l'examen de populations émigrées ou déplacées. Soit les Zuni et les Kwakiutl, Indiens, *de même race* : groupés dans des « réserves » distinctes, ils se sont orientés vers des modes de comportements parfaitements opposés. La société Zuni est calme, paisible, sereine, possède des protocoles religieux complexes ayant une valeur en eux-mêmes, cultive la courtoisie, l'affabilité, la modestie. La société Kwakiutl est agitée, tourmentée, compétitive, méprise le formalisme rituel au profit d'un culte extatique, entretient l'agressivité, la rudesse, l'arrogance. Chez les Zuni on ne connaît pas le suicide, chez les Kwakiutl il est fréquent. Avec

les premiers s'offre, comme un étalon, dit Benedict, la « civilisation apollinienne », avec les seconds, la « civilisation dionysienne » pour parier comme Nietzsche, ou « faustienne » pour parler comme Spengler. La race, commune aux deux peuples, a donc *permis les contraires*, c'est-à-dire qu'elle ne joue qu'un rôle négligeable dans les conduites, si tant est qu'elle en joue un. On sait qu'il n'y a de vérité scientifique qu'au-delà du négligeable. Si l'on ne peut nier de front l'influence de l'hérédité raciale c'est de la même manière qu'on ne peut contester *a priori* l'influence des signes du zodiaque sur la destinée ou de la position de Saturne sur la température d'ébullition de l'eau. On a dépensé des trésors d'imagination pour persuader, jadis, de l'action du donné biologique dans les faits ethniques. Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? Absolument rien. À l'inverse, on avait affirmé l'existence d'une « nature » unissant, en dépit des différences, tous les hommes de la terre. Que reste-t-il, là encore, de cette autre hasardeuse notion ? Peut-être pas grand-chose.

La démonstration selon l'espace se doublerait aisément d'une démonstration selon le temps. Que dans l'esprit de Sade, Sparte et Lacédémone aient favorisé le vol et le meurtre comme exercices d'une vertu guerrière ; que les anciens Tartares aient honoré la prostitution ; que les républicains de la Grèce n'aient pas fait [32] crime de l'adultère ni du suicide ; que les Thébains, les Crétois, les Perses, les Gaulois aient révérent la sodomie comme Lesbos le saphisme, et tout cela se convertissait en justification d'un hédonisme affolé. L'erreur du divin marquis était double. D'abord parce qu'il pratiquait une sélection arbitraire et composait un « homme éternel » mutilé seulement disait-il par les grandes religions ; ensuite parce que le problème éthique, pour ceux qui prennent conscience du pluralisme anthropologique, consiste justement à choisir ce qui va dans le sens d'un rétrécissement de la souffrance et d'un agrandissement de la liberté — pour soi, donc pour tous. Mais il reste vrai que l'histoire brise en milliers de facettes l'image qu'on serait tenté de se donner de l'homme.

La dimension temporelle autorise une autre présentation du relativisme, présentation plus nouvelle [. . .] La psychologie — surtout en Europe — insiste sur les phases par lesquelles l'être jeune passe pour que l'homme s'accomplisse. Or ces phases sont plus ou moins perceptibles selon les cultures, et leur signification varie. Dans les sociétés où le sevrage se fait tardivement, ou très progressivement, le complexe qui raccompagne ailleurs peut être considérablement atténué voire impalpable comme à Trobriand où la phase anale, du reste, n'apparaît pas et où on ne connaissait aucune liaison entre la libido et l'analité avant la venue des blancs. Freud considérait un autre complexe, l'Œdipe, comme universel. Or Kardiner a signalé qu'il est invisible dans les sociétés des Iles d'Alor où les parents s'intéressent très peu à leur progéniture, négligent de lui donner des soins, lui laissent une grande autonomie et la privent d'avoir avec eux ces contacts [33] étroits qui sont sources de conflits. Margaret Mead ne peut décrire non plus le complexe chez les Mundugumor où les mères haïssent leurs enfants, ont horreur de les nourrir et marquent une hostilité dans la façon même de les porter sans les soutenir, les laissant s'accrocher à leur cou et pendre, comme ils le peuvent, dans leur dos. Cette attitude maternelle contraste radicalement avec celles, affectueuses, des femmes Arapesh ou des femmes Pilaga d'Argentine qui endorment le bébé au sein, ou encore des femmes Pijentara d'Australie centrale qui, relate Roheim, sommeillent sur leur enfant comme

si elles le couvaient. Une controverse entre Jones, freudien orthodoxe, et Malinowski s'est élevée sur le même thème et à propos des Trobriandais. Le complexe d'Œdipe, avait montré Malinowski, ne se manifeste pas selon le schéma classique à Trobriand où l'époux ne se croit pas responsable de la naissance de l'enfant et a du reste un rôle effacé au sein de la famille, où l'autorité est assumée par l'oncle maternel, où l'obéissance aux ascendants n'est pas obligatoire, où les jeux sexuels publics apparaissent dès quatre ans chez les filles, dès six ans chez les garçons, où l'enfant, enfin, ne trouve pas dans le père un rival sérieux face à la mère. Jones prétendait que le complexe trobriandais — hostilité pour l'oncle, amour de la sœur — était un camouflage du vrai complexe que la psychanalyse des sujets aurait d'ailleurs pu révéler. Malinowski répondait, justement, que l'absence de manifestation considérée comme une preuve de refoulement plus profond installait la psychanalyse au-delà de l'observable et du démontrable c'est-à-dire au-delà de la science. La psychanalyse, aujourd'hui, « est devenue plus sensible, dit Lagache, à la complexité des interactions entre maturation et entou- [34] rage », elle considère que les stades « ne sont peut-être que des artefacts d'origine culturelle ». Lacan lui-même, tout en signalant que les sociétés sans Œdipe périssent, reconnaît que le complexe n'est sans doute pas universel.

On pourrait en dire autant de la phase de latence qui, de six à onze ou douze ans, conduit l'enfant de la liquidation de l'Œdipe à la « crise de puberté ». Trobriand ignore la latence et, pour le monde occidental, son phénomène est plus net, du reste, dans la bourgeoisie que dans le prolétariat. La « crise » de puberté elle-même semble absente de la vie des Trobriandais, comme de celle des Samoens ou encore des Tanala de Madagascar chez qui l'enfant est propriétaire à cinq ans et le statut d'adulte atteint par insensible progression. Le bouleversement et les angoisses de l'adolescence viennent de ce que, dans les sociétés d'Occident, l'être dont la place et les rôles sont mal définis éprouve la difficulté de vivre selon des lois d'exigences contradictoires. La puberté, d'ailleurs, peut être accueillie par le sujet de manière très différente selon l'interprétation qu'en suggère l'entourage. Merleau-Ponty, commentant Helen Deutch, disait que la révolution pubertaire en psychologie pouvait se penser comme la révolution politique en histoire. Des conditions matérielles et des attitudes spirituelles entrelacées donnent au phénomène son sens. L'éducation sexuelle ne suffirait pas à supprimer le drame, du reste : on a beau savoir l'événement, encore faut-il le vivre. Le milieu, en tout cas, peut rendre cette puberté terrifiante ou adorable. En beaucoup de peuples ce moment de la vie apporte l'angoisse parce qu'on le rend symbolique et qu'on lui associe les rites initiatiques. Chez les Indiens de l'Amérique du Nord centrale on invite le jeune garçon à [35] découper des bandes de chair dans ses jambes et dans ses bras, à se trancher des doigts ou à porter des fardeaux suspendus par des crocs à la poitrine. En Afrique, chez les Nandi, on l'incite à supporter dans l'immobilité et sans un cri la circoncision. En Colombie britannique, chez les Indiens Carriers, la fille pubère est objet de dégoût, on l'éloigne de la tribu et, pendant trois ou quatre ans, on la séquestre. On imagine sans peine que l'aventure se vivra tout au contraire dans la quiétude chez les Apaches où les premières gouttes de sang sont perçues comme promesses de récolte et de fécondité et où les prêtres vont à genoux implorer les fillettes de les effleurer de la main.

MALSON, L., *Les enfants sauvages*, p. 27-35

Avant que l'homme n'ait suffisamment promené une curiosité scientifique en tous les points de la terre, il était périlleux de proposer un schéma des invariants de l'humanité. Il est moins présomptueux aujourd'hui de se risquer à l'entreprise. Il n'est pas, on vient de le voir, de « nature » humaine au sens où il existe des « natures » chimiques, lesquelles admettent, une fois pour toutes, des définitions par propriétés. Mais il demeure que l'homme, en société, actualise des possibilités qui le différencient sans conteste de l'animal supérieur.